ver une comparaison pour définir le genre de son talent, nous irions la chercher dans notre nature canadienne. Nous n'avons pas encore de grand poëte national, mais quelle poésie s'échappe de toutes parts, de notre grandiose nature, de nos vastes horizons! Quel poëte, par exemple, que ce Niagara qui chante sans fin cet hozanna sublime, dont les échos font trembler les montagnes! Quelle prière que celle de notre fleuve géant, qui, là, courbe éternellement le genou devant le Créateur, et lance vers lui, avec des vapeurs d'encens, ce cri qui n'a pas son égal sur le globe. Niagara, c'est le poëte géant; c'est, si vous le voulez, notre Dante, notre Shakespeare.

A quelques arpents au-dessous de l'endroit où tombe l'immense flot de poésie, s'écroule du rivage, en nappe de neige, un léger filet d'eau, auquel on a donné le nom poétique de *Bride's Vail*, le Voile de la Fiancée.

Si nous voulions mettre le nom de M. Sulte à côté de quelque grand nom, sans crainte de l'écraser, nous emprunterions cette comparaison. La poésie de l'auteur des Laurentiennes, c'est le ruisseau qui gazouille à travers un rayon de soleil, et non le large torrent qui bondit et déchire les flancs de la montagne. Ce n'est pas l'ouragan qui passe en tordant la crinière des grands bois, et leur arrache un rugissement sublime; c'est la brise du printemps, tiède et parfumée, qui fait chanter le feuillage naissant.

Parfois la lyre du poëte se voile d'un crêpe de deuil au souvenir des malheurs de son enfance. Ses cordes émues font alors pleurer une mélodie pénétrante qui vous plonge dans une sympathique rêverie. Ecoutez avec quels soupirs tendres et mélancoliques il raconte la funèbre catastrophe qui le fit orphelin :

LE TOMBEAU DU MARIN.

Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
S'élève solitaire une modeste croix
Que les sombres rochers et la nature inerte
Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

. . . . . .

C'est là qu'il est venu terminer sa carrière
Par une nuit d'orage, en abordant au port;
Son vaisseau mutilé s'est brisé sur la pierre,
L'homme fut entraîné par l'ange de la mort.

. . . . . .

Un jour un voyageur descendit sur la plage
Et dirigea pensif son pas vers les hauteurs.
Le guide lui montra sous un rosier sauvage
Ce tombeau dont l'aspect fit déborder ses pleurs.

Lors, tombant à genoux, saisi d'un trouble extrême,
Il pria le Seigneur pour le pauvre marin,
Et répéta souvent: béni celui qui t'aime,
Mon Dieu, j'ai tant souffert par ce coup de ta main!

Il pria fort longtemps. Plongé dans sa tristesse,
Le passé revenait poignant et douloureux,
Tandis que son regard, tout rempli de tendresse,
S'abaissait vers la terre en descendant des cieux...

Il se souvint qu'un soir, au milieu de décembre,
Sa mère, entrant soudain, voila ses traits défaits,
Et dit à ses enfants qui jouaient dans la chambre,
Que leur père parti ne reviendrait jamais.

Dans la triste maison où tomba la nouvelle,
La foudre aurait produit moins de saisissement:
L'infortune prenait dans sa serre cruelle
Trois êtres sans appui dans leur isolement.

Il se souvint de plus qu'en proie à la misère
L'avenir se formait devant lui sans retour,
Mais que devenant fort tout-à-coup pour sa mère,
Il lui donna depuis son travail, son amour.

. . . . . .

Quand il redescendit le sentier de la grève,
Un vide immense au cœur lui reparla de Dieu,
A son abattement aussitôt faisant trêve,
Il vainquit sa douleur par un dernier adieu :

Adieu! j'ai terminé mon saint pèlerinage,
Je suis venu de loin vénérer ce tombeau.
Ce fut le rêve aimé qui berça mon jeune âge,
J'emporte un souvenir à jamais cher et beau.

Adieu! protège-moi dans les maux de la vie,
Mon père, j'ai besoin de m'appuyer sur toi!
Conduis mon pas errant, garde qu'il ne dévie
Du chemin de l'honneur, du guidon de la foi.

J'aborderai par là, sans remords, sans alarmes,
La carrière où le ciel me voudra maintenir.
Il est un doux secret qui sèche bien des larmes:
C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

Ce pèlerinage du poëte au tombeau de son père, raconté en vers simples et naturels, nous semble empreint d'un sentiment vrai et d'une grâce touchante: c'est là, croyons-nous, de la véritable poésie. On voudrait rencontrer plus souvent, dans le cours du volume, de ces belles et profondes inspirations. Disons-le, elles sont trop rare semées. Toutefois nous n'en remercions pas moins le poëte de sa gracieuse œuvre, dont nous ferons un dernier éloge (le plus beau à notre avis) en disant qu'elle rayonne des plus belles convictions religieuses.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour prouver que les *Poésies Laurentiennes* de M. Sulte méritent d'être saluées avec bonheur par le public, et appréciées par la critique avec une encourageante modération. Aussi avons-nous